

Serge Creppy

Dans le fleuve

Le mot « *pelle* », les mots « *cailloux* », « *pépites* », le mot « *galet* », la poussière, le bruit, les mots « *tamis* » et « *planches* » te dirigent – signes sous ton crâne, visions dans ta vision, tintements lointains puis proches – mots entendus quand tu es arrivé, que l'on a mis dans ta tête où tu ne pourrais jamais les perdre, mots dont on a décidé sans toi qu'il te faudrait, tels des bonbons de pierre, les tourner dans ta bouche pour tromper ta faim et susciter, par elle, la folie qui t'habite, cette folie qui roule en toi, comme ces mots informulés, jamais dits, jamais sortis de ta gorge mais que chacun peut lire sur ton visage tanné par le miroir du fleuve... mots à ton image, patinés d'épuisement, brûlés de peine.

*

Tu arrives en loques, l'air hagard, traqué. Un groupe d'hommes est debout à deux pas. Tu entends leur conversation. Tu lis (sans voir) les écriteaux. Tu entres dans la baraque, tu t'avances jusqu'au guichet, tu dis quelques mots en regardant autour de toi. On te répond d'une question. Tu hoches la tête, on te tend une feuille que tu signes. Tu ressors, et aussitôt le soleil t'aveugle.

Les mots arrivent un à un : le mot « *pelle* », les mots « *cailloux* », « *pépites* », le mot « *galet* » – froid –, les mots « *tamis* » et « *planche* ». Au bout de quelques mois ils courent au milieu de tes nuits, t'épuisent, te privent de repos, cognent contre ton front, durs comme la corne des mains que tu promènes tout le long du jour sur cette berge où tes yeux glissent, où tes oreilles écumant l'eau, où ta peau se mire, où tes paumes se ramollissent à fouiller en vain ; ta langue de métal, ta langue de plomb claque, fait résonner la clameur de tes pensées vides, de ton espoir, de ton regard égaré ; ta tête tourne, tu te diriges par étape d'une station à l'autre, sans souffle, harnaché du mot « *pelle* », du mot « *tamis* », lesté du mot « *galet* » – froid –, du mot « *cailloux* », vidé cent fois au bord du fleuve, et cent fois ramassé. Soudain, une chose scintille dans l'eau, tu te figes sur la berge étroite et rocailleuse, comme un fou tu jettes au loin le mot « *pelle* », tu empoignes le mot « *tamis* », t'élançant tu glisses sur un « *galet* », tu tombes dans l'eau, lourd, tu cries le mot « *pépites* », ton visage dégoutte, doré, ton regard liquide, éperdu, recherche le scintillement, le mot « *pépité* », le mot « *pépité* » tombe de ton œil, ta langue claque, le mot « *tamis* » craque sous ton pied, tu tombes à la renverse une nouvelle fois... Visions ? Rêve ? Cauchemar ? Tes longues mains se cambrent dans les graviers, leur corne sombre s'éclaircit, ton harnachement de mots épars, ton chargement gît dans l'eau. Des voix basses fusent, ricochent à la surface du fleuve, mirages de rires, de moqueries, et ton corps et ton esprit partent, dérivent au milieu de l'onde avant que tu ne sois submergé par le souvenir... Une auberge autrefois, des chambres à l'étage et des chambres au bas, où chaque nuit, sur la banquette de la

réception, tu t'endormais d'un sommeil mérité après de longues journées passées en course ou à lessiver tes planchers, à préparer des plats, à aller et venir devant la gueule brûlante de ton four, à dresser des tables, à présenter des assiettes, à accueillir tes hôtes d'un sourire affable (avec un petit mot pour chacun, une petite plaisanterie), à regarder du coin de l'œil les jolies passantes, les charmantes clientes, femmes ou filles des hommes assis aux tables que jour après jour tu lavais de la même triste et somnambulique abnégation. Jusqu'à ce matin de mai, où la voyant entrer dans le vestibule, regarder autour d'elle, déposer ses bagages avec embarras, tu découvris le mot « *sensuelle* », tu déglutis le mot « *désir* », et pour la première fois depuis longtemps tu observas le mot « *visage* », le mot « *visage* » en face, sans ciller, subjugué par la grâce, par la voix incandescente de celle qui t'interrogeait. Tu observais ses lèvres sans entendre et pourtant tu répondais à toutes ses questions, en bon maître de maison. Tout le jour, tu fus comme un fantôme errant en un lieu familier, tu ruminas le mot « *femme* », le mot « *femme* », obsédé par le visage, par la beauté. Tout le jour tournoyant sur toi-même, comète perdue dans le ciel, dans le temps sans limite, jusqu'à ce que le soir venu, sur le pas de sa porte, t'attirant à elle, elle te révèle le mot « *corps* », le mot « *charnel* ». Entrant dans sa chambre tu embrassas le mot « *lèvre* », ta bouche fut pénétrée de sa langue, tu la serras, entraîné vers son lit tu troussas son jupon en même temps que sa robe et le mot « *désir* » vous ferma les yeux à tous deux. Tu trouvas le chemin de la pénombre du bas-ventre, la douce toison, tu admiras le mot « *cuisse* », et frissonnant, aveugle, laissant sa douceur te noyer sous son flot, tu entras dans son rêve, dans son ombre, elle eut un sourire... À un moment tu crus sentir vos corps se déployer, comme si vous voguiez ensemble sur un fleuve, sur la nuit, au gré d'un vent qui vous porta encore des mois, des années.

Un matin, tu te réveillais seul, la chambre vide de présence, vide de voix, vide... Le silence de la pièce fit d'un seul coup grincer tes dents. Elle était partie, sans prévenir, sans donner d'explications, sans le moindre mot : « *assez* », « *trop* », « *peu* »... Tu l'attendis tous les jours de la première semaine, puis tous les jours de la deuxième semaine, puis tous les jours de toutes les semaines qui suivirent. Tu restais assis derrière ton comptoir à boire verre sur verre, à dodeliner en répétant son nom, à guetter les arrêts de l'employé des postes, les yeux rougis, dans l'auberge maintenant vide et délabrée. Un soir, tu perdis la tête : en observant les étoiles depuis le pas de ta porte, tu te mis soudainement à courir dans une direction inconnue, partant à sa recherche ou fuyant l'endroit. Tu courus ainsi jusqu'à la nuit tombée, jusqu'à tomber toi-même. Quand tu te réveillais le lendemain, tu marchas encore longtemps, te retournant de temps à autre par crainte d'être suivi. Et tu fis de même le surlendemain, et lendemain du surlendemain, jusqu'à arriver blême et décharné dans ces gorges maudites, dans cette bourgade perdue où tous, hommes et femmes fouillent le fleuve, retournent le sable à la recherche de pierres, de métaux précieux. Ici le mot « *pelle* » devint ton quotidien, le mot « *pépite* », perceptible dans l'air telle une rumeur subliminale, entra dans ta tête, dans ta chair... Ton visage que le soleil avait brûlé et le chagrin momifié, elle ne l'aurait pas reconnu même si elle était revenue, même si elle était là devant toi, car ton regard avait changé, avait glissé vers dedans, ou versé dans le courant... ce courant qui maintenant t'emporte et dans lequel, à travers tes paupières, tu vois grandir la couleur verte, l'ombre s'étirer et recouvrir ta tête, tandis que tu dérives, toujours plus loin, vers la mer.

Serge Creppy est né à Strasbourg en 1977. Études de Droit et de Sciences politiques. Vit et travaille à Bordeaux. Prix de poésie de la Crypte d'Hagetmau en 2002 pour *La ruine de Peter K.* Poèmes dans *Le Mâche-Laurier*, la revue New-yorkaise *Vanitas*.